

## VIII

### LA VICTOIRE PAR JÉSUS-CHRIST

« Grâces soient à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

I Cor, XV, 5.

Depuis bientôt deux ans, après le mot de guerre, aucun mot ne revient plus souvent dans nos conversations que celui de victoire. La victoire ! Comme nous l'avons anticipée dès que nous avons appris l'agression imprévue, injuste et odieuse dont nous étions les objets ! Comme nous en avons vu un gage dans la levée en masse et l'attitude énergique de la France ! Avec quelle joie n'avons-nous pas salué, à de certains moments, les lueurs de victoire où nous nous plaisions à voir l'aurore d'un beau jour ! Si ce jour n'a pas été ce que nous pensions, si le temps est resté orageux et le ciel couvert de nuages, nous n'avons cependant pas perdu courage. Je crois qu'il nous est permis de présenter à Dieu avec confiance, dans la prière, nos vœux et nos espérances. Car, dans la guerre actuelle, il ne s'agit

pas seulement d'ambitions rivales qui se combattent, mais bien d'un conflit de principes entre le nationalisme et le militarisme tyrannique d'une part, et d'autre part l'amour de la justice, de la liberté, de la paix, de la fraternité entre les peuples grands ou petits. Par là, la lutte sanglante où nous sommes engagés est un aspect et un épisode de ce combat séculaire entre le bien et le mal, entre les ténèbres et la lumière, qui est le fond même de l'histoire de l'humanité.

Toutefois, on ne saurait assimiler entièrement ces deux sortes de conflits, le conflit matériel et le conflit moral. Non seulement celui-ci est beaucoup plus vaste, puisqu'il embrasse tous les espaces et tous les temps, mais il s'exerce dans un autre domaine, celui de l'âme. Il a pour instruments, non pas l'épée ou le canon, ou les multiples et diaboliques moyens de destruction inventés par la science moderne, mais la parole et l'esprit, la puissance de la vérité et de l'amour. J'ajoute que le succès matériel et le succès moral sont loin d'être indissolublement liés l'un à l'autre, puisque l'Évangile a triomphé et triomphe encore par la croix. Tandis que l'issue d'une guerre est toujours incertaine, la victoire finale du bien sur le mal n'est pas douteuse, elle est même un fait acquis. « Grâces soient à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Le jour de la résurrection du Sauveur, que nous célébrons au-

jour d'hui, est précisément celui de la grande victoire qui garantit toutes les autres. Voulez-vous que nous nous en entretenions, mes chers frères ? Par là, nous atteindrons une région plus haute que celle où se meuvent habituellement nos pensées. Notre paix intérieure ne sera plus entièrement à la merci des communiqués du matin ou du soir, lorsque nous aurons bien compris et cru que Dieu nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.

## I

La solennité de ce jour, ainsi que l'ensemble du chapitre dont notre texte est la conclusion, le XV<sup>e</sup> de la 1<sup>re</sup> épître de Paul aux Corinthiens, nous conduisent à penser avant tout à la victoire sur la mort. La mort n'est pas notre pire ennemi — il faut laisser cette qualification au péché —; mais c'est à coup sûr le plus haï et le plus redouté de tous. Pour désigner le plus haut degré d'aversion et d'abomination, les héros d'Homère disent : « Je hais à l'égal des portes des enfers », ou du séjour des morts. La mort est redoutable par le complet dépouillement qu'elle nous inflige : pour autant que notre expérience nous permet d'en

juger, elle nous prend tout ce que nous aimons, tout ce que nous avons, j'ai presque dit tout ce que nous sommes. Elle est redoutable par les séparations qu'elle opère : elle rompt les liens les plus sacrés et les plus doux, elle nous arrache ce que nous avons de plus cher. Elle est redoutable par le mystère qui l'accompagne : elle est chaussée de velours, comme l'a dit quelqu'un, et survient à l'improviste, au moment où nous y pensons le moins ; elle nous transporte dans un milieu et dans un mode d'existence dont nous ne pouvons pas nous faire une idée ; la mauvaise conscience peuple ces ténèbres de fantômes et nous fait pressentir le jugement de Dieu. La mort est redoutable enfin par le caractère absolu et l'universalité de son pouvoir. A la longue, rien ne lui résiste ; c'est à elle qu'appartient toujours le dernier mot. Beaucoup de gens aujourd'hui se représentent le néant comme étant le terme où doit aboutir tout le développement de l'humanité, tout le travail des siècles ; en tout cas, la science par elle-même n'a rien de plus attrayant à nous annoncer et à nous garantir.

En présence de ces faits, comprenez-vous la portée et la hardiesse de cette assertion de l'apôtre, qui du reste est celle du Nouveau Testament tout entier : « Notre Seigneur Jésus-Christ a vaincu la mort » ? C'est un fait aussi, solidement attesté et que nous commémorons aujourd'hui. Il a

vaincu d'abord la crainte et l'horreur de la mort, non sans la ressentir, puisqu'il a accepté la coupe amère ; il a vaincu ensuite la mort elle-même par sa résurrection. Car, par elle, il est entré dans une existence sur laquelle la mort n'a plus de prise. Il a vaincu le dépouillement qui résulte de la mort, puisqu'il a repris tout ce qu'elle lui avait ôté, excepté la mortalité elle-même. Il a vaincu les aspirations qu'entraîne la mort, puisqu'il est revenu vers ses disciples, reconnaissable, vivant et aimant comme autrefois, ou, s'il était possible, plus qu'autrefois. Il a vaincu le mystère qui environne la mort, puisqu'il l'a éclairée et transfigurée, puisqu'il en a fait le vestibule du paradis. Il a vaincu enfin le pouvoir jusque-là universel et invincible de la mort, il l'a assujettie à son empire. Il dit à son apôtre Jean : « Je suis vivant au siècle des siècles, et je tiens les clés des enfers et de la mort. » (1) Ces portes inexorables du sépulcre, contre lesquelles se heurtent et se brisent journellement les regrets, les vœux, les désespoirs des hommes, c'est un jeu pour le Christ de les ouvrir.

C'est dire qu'il a vaincu la mort, non seulement pour lui-même, mais pour nous. « Comme tous meurent par Adam, tous aussi revivront par Christ, chacun en son rang » (2), ou à son tour,

(1) Apoc. I, 18.

(2) I Cor. XV, 22, 23

ajoute l'apôtre. Sans doute, notre résurrection n'est pas un fait actuel, comme celle de notre Maître. Mais elle est un fait assuré, quoique futur, car elle est inséparable de celle du Christ ; la démonstration de cette vérité est le point principal du chapitre XV de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens. Dès à présent, le chrétien comme tel est affranchi de la crainte de la mort ; cela est vrai pour le croyant de nos jours, tout aussi bien que pour un saint Paul. Tel de nos chers soldats, la veille ou le matin du jour où il a reçu le coup fatal, a écrit : « Je n'ai pas peur de la mort, je sais à qui j'appartiens et où je vais. » Cette sainte certitude ne trompe pas ; le chrétien qui meurt quitte ce monde pour aller auprès de Christ, « ce qui lui est beaucoup meilleur », comme s'exprime saint Paul ; il est donc heureux immédiatement, comme l'affirme l'Apocalypse. Au moment que Dieu a fixé, il ressuscitera ; les ruines que la mort a faites seront complètement et pour toujours réparées. Enfin, quand le Christ sera revenu pour juger les vivants et les morts, il introduira définitivement les siens dans son royaume ; il les associera à sa félicité, à sa gloire, à son activité ; il les fera asseoir sur son trône, comme il s'est lui-même assis sur le trône de son Père. Telle est la victoire sur la mort que Jésus-Christ assure à ceux qui croient en lui. Elle n'est pas essentiellement notre conquête morale et la récompense de nos efforts ;

elle est un effet de la grâce divine : « Le don de Dieu c'est la vie éternelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur. » (1) C'est pourquoi elle est pour saint Paul l'objet d'une action de grâces qui déborde de son cœur : Grâces soient à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! Saint Jean dit à son tour : « C'est ici le témoignage de Dieu, que Dieu a donné la vie éternelle et cette vie est en son Fils. » (2) C'est en effet dans la seule communion du Sauveur que nous trouvons et que nous conserverons la vraie vie, celle qui triomphe de la mort. Notre résurrection sera l'œuvre et la manifestation de l'Esprit du Seigneur qui habite en nous. Dans sa communion, nous avons le droit et le devoir de nous associer dès maintenant au cri de joie et de reconnaissance de l'apôtre, à ce défi qu'il jette à la mort : « O mort ! où est ton aiguillon ? ô mort, où est ta victoire ? » (3) Consolez-vous l'un l'autre par ces paroles, ô vous qui pleurez de chers défunts et qui êtes vous-mêmes à la veille de mourir. Comparez aussi ces splendides vues d'avenir que nous apporte l'Évangile à la désolante perspective du néant qui est, comme je le rappelais tout-à-l'heure, le dernier mot de l'incrédulité. Et rendez

(1) Rom. VI : 23

(2) I Jean. V : II.

(3) I Cor. XV, 55.

grâces au Dieu qui a ressuscité son Fils Jésus-Christ, et qui par lui nous a donné la victoire sur la mort.

## II

J'ai déjà dit que le péché était pour nous un ennemi pire que la mort. La mort, en effet, comme l'a remarqué le Seigneur Jésus, n'atteint que le corps: elle ne peut pénétrer en nous plus avant; le péché au contraire attaque le fond même de notre être, cet esprit qui est en nous le souffle de Dieu. S'il n'est pas arrêté dans son œuvre néfaste, il détruira, en la séparant de celui qui est la source de sa vie, cette âme qui était faite pour l'immortalité. Le péché est appelé par saint Paul l'aiguillon de la mort; on pourrait ajouter: l'aiguillon de la souffrance. Si nous les sentions imméritées, elles seraient relativement faciles à supporter; ce qui les rend surtout redoutables, c'est qu'elles sont l'une et l'autre un jugement de Dieu. Le péché est aussi la cause ou la racine de la souffrance et de la mort; celle-ci est appelée par saint Paul le salaire du péché. Ceci n'est pas seulement une doctrine, c'est un fait qui est sous nos yeux: qu'est-ce qui a déchaîné sur l'Europe, et non pas sur l'Eu-

rope seulement, tant de calamités inouïes, qu'est-ce qui fait couler journellement des flots de sang, qu'est-ce qui moissonne et retranche l'élite de notre jeunesse, si ce n'est le péché, c'est-à-dire l'égoïsme, l'orgueil, la cupidité, l'envie, la soif de domination injuste et tyrannique ? Ici, mes frères, ne pensez pas seulement aux péchés des autres ; dites-vous que ces dispositions au mal, que vous portez dans vos cœurs, et qui vous semblent excusables et presque inoffensives : la sensualité, l'amour de l'argent, l'irritation, ou la malveillance à l'égard de certaines personnes, la froideur et l'incrédulité à l'égard de Dieu, sont en réalité des germes mortels, d'où peuvent sortir d'un jour à l'autre des moissons sanglantes. Sous ces funestes tendances, l'Écriture sainte nous apprend à discerner une puissance personnelle, surnaturelle, acharnée à nous perdre, qu'elle appelle le diable ou Satan. Voilà le maître, voilà le tyran qui nous tient sous son détestable empire et que, par nous-mêmes, nous sommes incapables de vaincre. Oh ! comme nous devrions le haïr ! Comme nous devrions soupirer de toute notre âme après la délivrance ! Mais voici, notre cruel ennemi trouve en nous faveur et complicité ; notre servitude nous plaît, nous aimons nos chaînes ; nous cultivons, nous caressons ce qui nous tue ; voilà encore pourquoi le péché est mille fois plus à craindre que la mort, et pourquoi un secours et un miracle divins

étaient nécessaires pour nous sauver de cet ennemi.

Ce secours nous a été donné, ce miracle s'est produit, mes chers frères. Notre Seigneur Jésus-Christ est venu vaincre le péché et nous en rendre vainqueurs. D'abord, il l'a vaincu pour lui-même. Il a surmonté toutes les tentations, il a triomphé de toutes les ruses et de tous les assauts de son ennemi et du nôtre. « Il a été humble, saint, saint, saint à Dieu, terrible au démon, sans aucun péché. » Le Prince de ce monde ne trouvait rien en lui qui lui offrît une prise quelconque; le Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ne trouvait rien en lui qui ne lui fût parfaitement agréable. Pour la première fois, notre terre souillée par le mal a été témoin d'une vie sans tache. Pour la première fois, dans notre race coupable, un homme s'est élevé qui a réalisé toute la pensée de Dieu, qui a accompli toute sa volonté, qui a reproduit fidèlement son image. Quelle merveille, quel sujet d'actions de grâces ! N'y a-t-il pas déjà là le commencement d'une ère nouvelle et un gage de relèvement pour l'humanité ?

Mais Jésus-Christ n'a pas seulement vaincu le mal pour lui-même, il l'a vaincu pour nous. Par lui, dit l'apôtre, Dieu nous a donné la victoire. Avant tout, la victoire sur la condamnation que nous avons encourue. Jésus-Christ a ôté notre

condamnation en la prenant sur lui-même, en l'acceptant, en la subissant dans son corps et dans son âme comme une sainte et volontaire victime. Etant exempt de péché, il aurait eu le droit d'être exempt de souffrance et d'échapper à la mort; au lieu de cela, il a été l'Homme de douleur et il a enduré la mort la plus cruelle qui se puisse concevoir. Le Saint de Dieu s'est fait un avec notre race pécheresse, jusqu'à mourir à sa place et pour l'amour d'elle. En son nom, il s'est soumis au jugement de Dieu qui la frappait; il a glorifié la justice de Dieu, et par là il a permis à la miséricorde de Dieu de se satisfaire en nous sauvant et en nous pardonnant. Le sacrifice de Jésus-Christ a été dans l'histoire de l'humanité ce que serait dans la vie de l'individu l'acte d'une repentance radicale et parfaite.

C'est pourquoi, « par Jésus-Christ, Dieu a réconcilié le monde avec lui-même, n'imputant pas aux hommes leurs péchés. » (1) Il a quitté le terrain de la loi pour celui de la grâce; il a cloué à la croix de son Fils la sentence qui nous condamnait; on oserait presque dire qu'il nous a donné la victoire sur sa loi et sur sa justice elles-mêmes. Ce qui nous reste à faire maintenant, ce n'est pas de mériter ou d'acheter notre pardon, chose à jamais impossible; ce n'est pas même de le solli-

(1) 2 Cor. V, 19.

citer comme un bienfait éloigné et douteux, et de chercher en nous-mêmes quelque signe de la faveur divine ; c'est de nous approprier par la foi cette justification gratuite qui découle de la grâce de Dieu et de la croix du Rédempteur ; c'est de rendre grâces au Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.

J'ai déjà remarqué que cette exclamation de l'apôtre est la conclusion de son beau chapitre sur la résurrection. Oui, la résurrection du Christ est en quelque sorte le salut rendu visible : en relevant notre Sauveur d'entre les morts, Dieu témoigne qu'il est satisfait par le sacrifice du Christ, qu'il a exaucé sa prière, qu'il a révoqué la sentence de mort qui pesait sur nous ; qu'en Jésus-Christ et pour l'amour de lui, il nous accepte comme ses enfants, nous ouvre son cœur et son ciel. Après avoir été livré à la mort pour expier nos offenses, Jésus-Christ est ressuscité pour manifester notre justification. Oh ! qu'il nous soit donné, en ce glorieux anniversaire, de bannir de nos cœurs toute hésitation et tout doute, et de nous emparer, dans un élan de foi et d'actions de grâces, de ce pardon gratuit, de cette victoire sur la condamnation, que Dieu nous a donnés par Jésus-Christ !

## III

En même temps que le péché nous assujettit à la condamnation, il nous tient sous son détestable empire. Quel joug et quelle honte pour une créature faite à l'image de Dieu ! Vous vous rappelez la plainte éloquente de saint Paul, décrivant son état moral alors qu'il était sous la loi et réduit à ses seules forces : « Quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi. ... Misérable que je suis ! qui me délivrera ? » (1) A cette expérience individuelle, que toute âme sérieuse et affamée de justice a vérifiée pour son propre compte, ajoutez l'expérience collective. Comme il faut que la puissance du mal soit grande dans l'humanité, pour que nos idées modernes et nos rêves de progrès aient abouti au désastre dont nous sommes aujourd'hui les témoins et les victimes, je veux dire à une guerre plus cruelle et plus implacable que toutes celles qui l'ont précédée ! pour qu'une nation cultivée entre toutes, qui lit et connaît l'Évangile, se soit laissé persuader que la guerre est une nécessité et presque un bienfait, que l'accroissement de la puissance matérielle de l'État est pour

(1) Rom. VII, 21, 24

chaque peuple le premier des intérêts et des devoirs et que toutes les lois divines et humaines doivent plier et s'effacer devant ce culte idolâtre et impie de la force! N'y a-t-il pas là de quoi désespérer de l'humanité?

— Non, car Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché. En principe, il a brisé son empire, en même temps qu'il a abrogé la condamnation que nous avons encourue. Le même apôtre dont nous avons rappelé les tragiques aveux apprit à dire, à l'école de Jésus-Christ : « La loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort »... « Je puis tout en Christ qui me fortifie. » (1) Il écrit aux chrétiens de Rome : « Etant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit la sanctification et pour fin la vie éternelle. » (2) Nous ne constatons pas cet affranchissement chez les peuples, parce qu'il n'y a pas de peuples chrétiens. Mais grâce à Dieu il y a eu, depuis bientôt deux mille ans, et il y a encore de nombreux individus chrétiens, que Jésus-Christ délivre de la puissance du péché.

Cette délivrance est étroitement liée à celle qui nous soustrait à la condamnation. Tant que j'étais sous le coup d'une juste sentence de mort,

(1) Rom. VIII, 2 ; Phil. IV, 13.

(2) Rom. VI, 22

la crainte me paralysait ; ayant obtenu le pardon de mon Dieu, l'espérance me remplit de courage et me donne des ailes. Alors j'étais esclave, aujourd'hui je suis enfant ; alors ce que je pouvais produire de mieux était une obéissance extérieure et contrainte, aujourd'hui j'obéis librement, par amour, et par conséquent avec joie. Mais notre apôtre met surtout cette nouveauté et cette puissance de la vie chrétienne dans un rapport étroit avec les deux faits rédempteurs par excellence : la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Pour lui, la foi, qui est une relation de personne à personne, produit une véritable assimilation morale entre celui qui croit et celui auquel il croit. Avec Jésus-Christ mourant, dit-il, vous êtes morts au péché, vous haïssez de toute votre âme cette puissance infernale qui a crucifié votre Maître et votre Sauveur ; en même temps vous n'avez plus peur d'elle, vous ne la croyez plus invincible, puisque Jésus-Christ l'a vaincue. Avec Jésus-Christ ressuscité, vous êtes entrés dans une vie nouvelle, toute soumise à Dieu, toute pénétrée de son Esprit, toute tournée vers les choses d'En-Haut ; la puissance créatrice et vivifiante de votre Dieu, qui a fait sortir le Christ du tombeau, se déploie dans votre âme, en attendant qu'elle se manifeste dans votre corps. Comme la mort et la résurrection du Sauveur sont des faits accomplis, comme notre union avec le Christ mort et ressuscité est actuelle et permanente, la délivrance à l'égard du mal n'est plus

pour nous une vague possibilité, une espérance douteuse qui se dérobe dans un horizon lointain, elle est un fait acquis en principe, une grâce déjà assurée : « Grâces soient à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Par la communion du Sauveur, dans la mesure de notre foi, cette victoire devient pour nous une expérience journalière. Vous savez quel est le prix de la ferme confiance dans la victoire. Aussi sommes-nous résolus à ne pas l'abandonner dans notre conflit avec l'Allemagne. Combien cette confiance n'est-elle pas mieux fondée encore dans notre lutte contre le péché ! Jésus-Christ est un chef plus invincible que Joffre ou Castelnau. En celui qui nous a aimés, nous sommes plus que vainqueurs.

#### IV

J'ai déjà dit que s'il y a des individus chrétiens, il n'y a pas de peuple chrétien. Il en résulte que les magnifiques promesses de salut et de victoire qui viennent de nous occuper ne s'appliquent pas aux peuples. Il faut avouer que nous nous sommes fait à cet égard de grandes illusions. Nous avons identifié l'établissement du royaume de Dieu sur la terre avec le progrès des idées de justice et

d'humanité ; nous avons cru que ce progrès se ferait universellement par voie d'évolution lente et pacifique ; nous pensions même être déjà fort avancés dans cette voie et près de toucher au but. La guerre actuelle est venue nous réveiller de notre sommeil et renverser brusquement nos erreurs. Ce n'est pas la faute de Dieu si nous nous sommes ainsi trompés. Notre optimisme superficiel était en contradiction directe avec sa Parole. Celle-ci nous avertit que l'ivraie croît à côté du bon grain ; elle nous montre même, à mesure que la fin des temps approche, les manifestations du mal devenant plus graves et plus étendues et les jugements de Dieu plus sévères. Mais elle ajoute que Jésus-Christ reviendra et qu'alors il établira toute justice et triomphera définitivement de ses ennemis et des nôtres. Cette promesse, que nous avons presque perdue de vue, était la joie et la consolation des premiers chrétiens. L'un des effets de la crise actuelle doit être de nous ramener à l'attente de l'avènement, peut-être de l'avènement prochain, de Jésus-Christ. A la pensée de ce retour les apôtres rattachent les plus vastes espérances ; ils nous montrent les puissances du mal à jamais enchaînées et bannies de l'univers ; la terre remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer est couvert par ses eaux ; tout genou fléchissant devant le Christ et toute langue confessant son nom ; Dieu habitant parmi les hommes et régnant seul sur tous les cœurs ; de

nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera; Dieu tout en tous enfin. Notre tort est donc de nous être trompés quant à la voie par laquelle s'accompliront les desseins de Dieu, mais non d'avoir trop espéré; comme toujours, Dieu fera au-delà de tout ce que l'homme peut demander ou penser. Dans la société humaine, comme dans le cœur et dans la vie de chacun de nous, il nous donnera la victoire, par notre Seigneur Jésus-Christ; il nous l'a même déjà donnée en principe quand il l'a ressuscité des morts. Ce jour, dont nous célébrons le souvenir, est le plus beau de ceux qui aient encore éclairé notre terre; il est la manifestation des glorieuses destinées de l'humanité et de chacun de nous, le commencement de l'éternité dans le temps, le gage de la victoire finale du bien sur le mal, le prélude de la résurrection des âmes, de celle des corps, enfin de la résurrection ou du renouvellement de l'univers lui-même. Rendons grâces et gloire à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, en le ressuscitant des morts. Et profitons de l'occasion qui nous est offerte pour lui déclarer sincèrement et solennellement auprès de la Table sainte, que nous sommes résolus à vivre désormais comme étant morts au péché, ressuscités avec notre Sauveur et vivants à Dieu par lui.

Amen.

Oratoire, 23 avril 1916 (Pâques).